

YEGG

GRATUIT

LE FÉMININ RENNAIS

NOUVELLE GÉNÉRATION

CULTURE

*Se réapproprier
la poésie de
la Négritude*

**DÉCRYPTAGE
DOUBLEMENT
VICTIMES**

Soraia De Sousa
RETOUR À L'ARTISANAT

focus sur

I SANTÉ
**RECONNAÎTRE
L'ENDOMÉTRIOSE**





Celle qui

crée son chemin de terre



On n'y pense pas tellement à ce métier-là. À l'école, on nous parle plus des professions type commerce, vente, etc. C'est dommage qu'on ne nous oriente pas vers l'artisanat. » À 32 ans, Soraia De Sousa est céramiste. Elle y est venue sur le tard mais pas par hasard. Avec un bac littéraire en poche, elle a d'abord effectué plusieurs boulots alimentaires avant de devenir assistante de direction en région parisienne, dans une conciergerie privée. Et en parallèle, elle intègre un cours de poterie à l'atelier MIRE, à Paris pour « *se reconnecter avec le manuel et l'artistique* ». Elle y prend goût rapidement. Au point d'opérer une reconversion professionnelle pour laquelle elle prend un Congé Individuel de Formation, durant un an au terme duquel elle obtient un diplôme de tournage, à l'atelier Chemins de Terres de Montreuil. « *Après le lycée, je ne savais plus où me diriger. J'ai arrêté l'école parce que je n'étais pas satisfaite. Là, j'ai trouvé ma voix.* », s'enthousiasme Soraia. Issue d'une famille ouvrière, elle a baigné dans l'univers du fait-main, partageant avec sa mère des ateliers de pâte à sel, en construisant ses propres meubles et en s'intéressant au monde de la déco. Ce qui lui plait : se concentrer sur ses créations, fabriquer un objet vivant, le voir aboutir, laisser une trace... Elle parle également du côté primitif de l'art de la poterie : « *Je suis fière de perpétuer cette tradition et de la re-moderniser. J'aime remettre au goût du jour, avec des formes qui viennent au gré des inspirations et avec des couleurs vives. En clin d'œil à mes origines (Au début de la rencontre, Soraia se présente ainsi : « D'origine capverdienne, je suis née au Portugal, à Lisbonne, où je suis restée jusqu'à mes 5 ans », ndlr).* » Fin 2015, elle lance son activité et ouvre une boutique rue Saint-Georges, à Rennes. Sans matériel, elle se débrouille pour trouver des fonds, à travers la plateforme participative Kiss Kiss Bank Bank. Dans ce lieu, elle y vend également les créations d'autres artisans. « *Ce n'était pas un business viable. Je payais uniquement mon loyer. Très vite, la vente prenait*

le pas sur la créativité. Je tournais mais je n'étais pas dedans. », analyse-t-elle, sans pour autant regretter l'expérience. Sa volonté est claire. Elle souhaite se recentrer sur ces créations personnelles. Fin mars 2018, Soraia installe Bianina Ceramics – en hommage à sa grand-mère dont « *Bianina* » était le surnom – dans la rue du Chapitre. Elle aime jongler entre le contact clientèle et les instants avec elle-même, dans son atelier, installé au sous-sol, là où elle développe sa collection Pantone (objets utilitaires) mais aussi ses pièces uniques à usage multiple. Aujourd'hui, elle fait de son art une marque, à part entière, certifiée de son univers « *un peu enfantin, un peu naïf* », synonyme d'une joie de vivre insouciance, en collaborant avec une papeterie et des artistes plasticiennes pour créer des cahiers inspirés de ces créations, des sets de table, etc. Et se plait à imaginer exposer dans des galeries, dans un avenir plus ou moins proche, les œuvres qui sortent de son imaginaire pétillant concrétisées par le travail habile de la terre avec ses mains. « *Je ne veux pas, pour l'instant, donner de cours. Je ne me sens pas de faire ça tout de suite. Mais exposer ailleurs, vendre mes pièces dans d'autres villes, oui, ça j'y pense. J'ai un côté carré, j'aime savoir où je vais et je planifie en avance.* », rigole-t-elle, les joues rosies par la pudeur. Sous ses airs teintés de timidité, Soraia De Sousa avoue un tempérament « *assez rebelle* ». Parce qu'elle ne fait que ce en quoi elle croit. « *On peut me dire que je ne vais pas réussir, que je n'aurais pas du arrêter l'école après le lycée, je m'en fous. Je crois que quand on sait où on veut aller, on peut réussir. On apprend de ces erreurs. Avec ce métier, je m'exprime vraiment. J'aime les défauts. J'aime embellir les pièces qui ont des défauts. Il faut assumer, en fait, ses défauts.* », commente-t-elle, balayant les préjugés autour de la poterie, une profession physique loin d'être réservée aux hommes : « *J'ai horreur des machos ! Je me débrouille toute seule ! Je suis fière d'en être là, même si pour l'instant, je ne réalise pas tout à fait encore.* »

! MARINE COMBE

canal b
94 MHz Radio curieuse

ON AIR

Art : www.myfishfresh.com



ÉDITO | FERME TA BOUCHE, JE PARLE !
PAR MARINE COMBE, RÉDACTRICE EN CHEF

C'est fou la résistance à laquelle se confrontent les femmes dès qu'elles commencent à l'ouvrir. C'est à qui criera le plus fort jusqu'à la fameuse phrase : « *Voilà pourquoi j'aime pas le féminisme, tout de suite, le ton est agressif* ». Une phrase qui peut s'accompagner d'un « *T'exagère quand même...* ». Si en plus, on pousse jusqu'au « *Avoue qu'en France, les femmes sont bien loties.* », là, on atteint le sommet de l'extatique mauvaise foi. À quoi ça sert ? À faire en sorte que la discussion se conclue. Que les femmes ferment leur gueule. Encore et toujours. Et bien, non, ça suffit. La guerre des sexes n'est pas à faire mais le combat contre la domination patriarcale est essentiel. Et ce n'est pas discutable, en fait. Surtout, il faudrait bien réaliser que ça fait un bail qu'elles l'ouvrent mais que, souvent, elles ne sont pas écoutées. C'est énervant. C'est usant. Et quand on dit ça, généralement, on nous brandit fièrement l'affaire Weinstein comme preuve ultime que la parole des femmes est prise en compte désormais. Mais que se passe-t-il quand elles franchissent la porte d'un commissariat ? Quand elles sortent le soir affranchies de tous les messages de prévention visant à les tenir éloignées de l'espace public nocturne ? Quand elles entrent dans le cabinet d'un médecin qui détient un meilleur savoir de leur propre corps qu'elles-mêmes ? Quand elles sortent du cadre de leur condition normative féminine ? Quand elles accèdent à des postes à hautes responsabilités ? Quand elles ne sont pas blanches ? Pas cisgenres ? Pas hétérosexuelles ? Le système actuel permet encore que l'on exerce sur ces femmes des rappels à l'ordre d'une violence inouïe. Par des humiliations, du mépris, de la culpabilisation, de la banalisation, des violences physiques, morales, sexuelles ou encore de la remise en question de leurs vécus et ressentis. Mais il faut bien comprendre qu'elles ne sont pas des êtres sans défense. Armées de leurs cerveaux, de leurs corps et de leurs tripes, elles s'expriment, elles s'engagent, elles militent, elles créent, elles laissent pousser leurs poils, elles postent des photos d'elles accompagnées d'un #objectifbikinifermetagueule... Que la société le veuille ou non, qu'elle écoute ou non, elles combattent les normes avilissantes et rétrogrades et les idéaux machistes et racistes, en levant bien haut la tête, le poing et le majeur.



« LA PRESSE DONNE DES LEÇONS, QU'ELLE DONNE L'EXEMPLE ! »

C'est la phrase qui trônait le 8 mars 2018 sur la photo réunissant les femmes journalistes du *Parisien* et des *Échos*, revendiquant ensemble l'égalité professionnelle h/f au sein des rédactions. Quelques jours plus tard, c'est au tour des consœurs de *L'Obs* de se constituer en collectif pour « l'égalité des salaires entre les femmes et les hommes, l'égalité dans l'avancement des carrières et pour la pluralité des profils aux postes à responsabilité » (Twitter). En janvier, la direction de *Ouest France* est interpellée via communiqué : « Comme le rappellent nos consœurs de La Provence, le monde est en train de changer. Les femmes du XXI^e siècle sont ingénieures, agricultrices, électriciennes, astronautes, sportives de haut niveau... mais elles ne sauraient pas participer à la direction de journaux ? » Les femmes ne sont pas seulement absentes des expertises dans l'actualité, elles le sont également des hauts postes dans les rédactions. Heureusement, ça bouge. Doucement, mais ça bouge. Pour inciter d'autres femmes et d'autres rédactions à porter haut et fort les revendications de l'égalité professionnelle, l'association Prenons la Une – pour une juste représentation des femmes dans les médias et l'égalité pro dans les rédactions – a enquêté auprès des « rédactions rebelles », des juristes spécialistes du droit du travail et du site égalité professionnelle de la CGT. Résultat : la rédaction d'un *Petit manuel de rébellion à usage des femmes dans les rédactions*. Pour oser, pour agir, pour négocier, face à l'ordre établi. Pour prendre notre place.

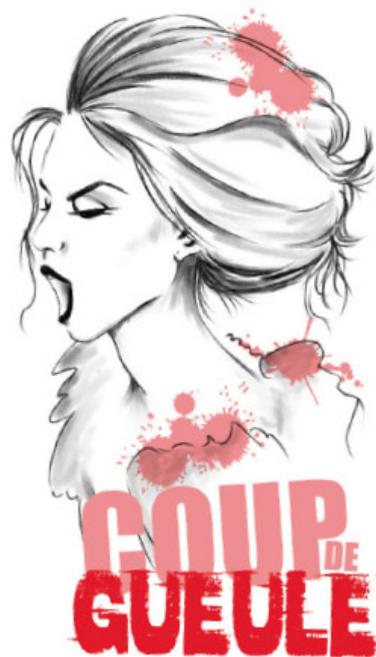
■ MARINE COMBE

VERS L'ÉGALITÉ

OUI, IL FAUT (HÉLAS) LE RAPPELER : LA MISOGYNIE TUE

Le 23 avril, Alek Minassian, 25 ans, fonce au volant d'une camionnette dans une rue passante de Toronto, tuant 10 personnes (8 femmes, selon la police) et en blessant 16 autres. Avant l'attaque, il poste un message clairement misogyne sur Facebook : la rébellion des « Incel » a démarré. Le mouvement des *Involuntary celibates* – célibataires involontaires – accuse les femmes de leurs malheurs sentimentaux. La « manosphère » refuse l'avancée vers l'égalité entre les sexes. Comme au lendemain de l'affaire Weinstein, l'opinion publique, abasourdie, découvre l'existence des masculinistes. Et de la portée de la propagation d'une telle pensée, à travers laquelle ils se victimisent et légitiment leur barbarie. C'est ce que souligne à juste titre l'anthropologue Mélanie Gourarier dans un article publié sur *Slate*, le 29 avril : « C'est parce qu'ils se sentent légitimes à exercer la violence dans l'espace public qu'ils passent à l'acte. » Le reflet d'une misogynie structurelle, conclut-elle. En effet, les propos proférés sur leurs forums, qui diffusent des vidéos de femmes décapitées, incitent au viol et vénèrent Marc Lépine (auteur du féminicide de 1989, à l'École Polytechnique de Montréal), sont dénoncés par de nombreuses féministes. Léa Clermont-Dion, membre du réseau québécois en études féministes, le souligne dans un article paru sur le site *Cheek Magazine*, le 27 avril : « Le problème, c'est lorsqu'on avise les autorités quand il y a menace, on banalise. » Une affirmation malheureusement peu étonnante, tant la parole des femmes est ignorée...

■ MARINE COMBE



YEGG

SOMMAIRE | MAI 2018

- La tête dans les mains - p.2
- Erreurs répétées - p.6
- L'ordre établi - p.8
- La politique en bref - p.9
- Réhabiliter les lesbiennes déportées - p.10
- Reconnaître l'endométriase - p.12
- La poésie de la Négritude - p.24
- La culture en bref - p.26
- Le feu Fernanda - p.27
- Verdict - p.29
- YEGG & the city - p.30

LA RÉDACTION | NUMÉRO 69

YEGG | 7 RUE DE L'HÔTEL DIEU 35000 RENNES

MARINE COMBE | RÉDACTRICE EN CHEF, DIRECTRICE DE PUBLICATION | marine.combe@yeggmag.fr
 CÉLIAN RAMIS | PHOTOGRAPHE, DIRECTEUR ARTISTIQUE | celian.ramis@yeggmag.fr
 SOIZIC ROBERT | JOURNALISTE
 CLARA HÉBERT | GRAPHISTE - ILLUSTRATRICE

PHOTO DE UNE | CÉLIAN RAMIS

DUR DE PORTER PLAINTE ?



Plus de 500 témoignages - répondant à l'appel, début mars, du Groupe F et de Paye Ta Police - démontrent à 91% une mauvaise prise en charge, de la part des forces de l'ordre françaises, des femmes victimes de violences sexuelles.

De l'ensemble des témoignages, recueillis en 10 jours, a été établie une carte de France, pointant les zones dans lesquelles les femmes expriment une bonne ou une mauvaise prise en charge. La capitale bretonne est en rouge. Comme toutes les localités recensant plusieurs témoignages concordants. Pour Catherine Jaunâtre, cheffe de la brigade des mœurs à Rennes, « il y a pu avoir des mauvais accueils ou des mauvais discours, mais c'était une autre époque. Ce n'est plus le cas, en tout cas, pas depuis que je suis à la tête de la brigade (septembre 2013). Il n'y a pas d'intérêt à maltraiter les personnes qui viennent ici ». Les 7 déclarations, pour des faits survenus entre 2011 et 2017, concernant l'Hôtel de Police, dénoncent « moqueries, propos sexistes, culpabilisation de la victime, refus ou découragement de porter plainte, remise en question de la gravité des faits, solidarité avec l'agresseur et maltraitance de la victime ». On pourrait rajouter à la liste « Transphobie » comme le pointe Emma Lambert, 23 ans, qui en 2017 a voulu porter plainte pour un viol subi à son domicile mais n'a pas pu en raison de son identité inchangée sur les documents officiels : « Ils ont décrit mon vagin comme du plastique puis m'ont dit

que 'oui un homme peut se faire violer'. Quand j'ai précisé que j'avais un vagin, ils se sont marrés. » Sur le site de Paye Ta Police, une anonyme rennaise révèle les questions auxquelles elle a dû répondre dans le cadre du viol et harcèlement subis par sa sœur de la part de son ex-compagnon : « Est-ce qu'elle a une attitude aguicheuse, dans la vie, en soirée ? Diriez-vous qu'elle s'habille de façon provocante ? » Une autre encore témoigne du manque de volonté de l'officier à prendre au sérieux les violences conjugales qu'elle subit, parce que le couple n'était pas marié : « J'ai insisté aussi mais il m'a dit "je connais mon boulot, mademoiselle" de façon très sèche. Il a refusé de prendre ma déposition pour les viols consécutifs que j'ai subis pendant l'année. » Résultat : la plainte est classée sans suite. Ornella, bénévole au sein de l'association Prendre le Droit - créée en 2012 à Rennes pour accompagner juridiquement les femmes victimes de violences sexuelles - « il y a des raisons d'avoir peur de porter plainte quand elles ne manifestent pas les signes de la « bonne victime » - selon le système patriarcal - dans un parking, rouée de coups, menacée au couteau... » Qu'en est-il alors pour toutes les autres ? **MARINE COMBE**

La rédaction développera davantage le sujet début juin sur yeggmag.fr.

bref

DÉNIS DU RACISME

Dans le cadre de Rennes au Pluriel, organisé du 10 au 21 mai, la journée du 12 mai est dédiée aux « Défis et impensés du racisme dans les éducations ». Parmi 3 rencontres essentielles au décodage du sujet, dans la salle Guy Ropartz, la conférence gesticulée « Les marges de l'universel » est incontournable pour dénoncer le racisme systémique historiquement construit et socialement entretenu. À 20h30.

bref

sur la toile

chiffre du mois

24/04

Le 2e forum Force Femmes Rennes s'est déroulé autour de la thématique « 45 ans et plus, le bon moment ! », au Crédit Agricole de St-Jacques-de-la-Lande.

chiffre du mois

le tweet du mois

Bonjour @lbe, puisque vous parlez d'un « masculinisme poussé à l'extrême », on a une question. C'est quoi un « masculinisme modéré » ? Merci.

Le Groupe F @LeGroupe_F / 25-04-18

bref

50 ANS DU MLF

À l'occasion des 50 ans de la création du Mouvement de Libération des Femmes, une rencontre est organisée à la librairie Le Failler avec Michèle Idels et Elisabeth Nicoli, auteures du livre *MLF Psychanalyse et politique 1968-2018* (Éd. des Femmes). L'opportunité de découvrir la pensée et l'héritage de plusieurs générations de militantes engagées pour la libération et l'émancipation des femmes. Le 15/05 à 18h.

bref

sur la toile

L'ACTU FÉMININE EST À SUIVRE SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX !

@Yeggmag

sur



Yegg Mag Rennes

sur



ISABELLE SENTIS

MEMBRE DE QUEER CODE
ET COORDINATRICE DU PROJET
CONSTELLATIONS BRISÉES

Queer Code répertorie, sur Internet, un grand nombre des ressources culturelles, historiques ou sociologiques concernant les femmes qui aimaient les femmes lors de la Seconde guerre mondiale et le site Constellations Brisées propose des cartographies de leurs parcours. Le 18 avril, des militantes rennaises et Queer Code se réunissaient autour d'un atelier « Nos histoires féministes et LGBTI sont numériques », aux Champs Libres.

Qu'est-ce que Queer code ?

C'est un projet d'équipe, créé il y a 3 ans, pour créer une plateforme numérique et des projets numériques pour faire connaître l'histoire des femmes et particulièrement des femmes qui ont aimé des femmes pendant la Seconde guerre mondiale. On a lancé ça à l'occasion de l'anniversaire des 75 ans de la libération des camps de concentration. C'est issu de tout un cheminement des unes et des autres, d'une longue mobilisation pour certain-e-s. Chacun-e - il y a aussi des hommes avec nous - se s'est mobilisé-e, à des périodes différentes. L'idée, c'est de créer collectivement et d'apprendre collectivement. Ça a permis à des personnes déjà mobilisées de rencontrer d'autres femmes qui venaient plutôt de pratiques numériques, notamment les jeunes femmes qui viennent de la création des jeux vidéos.

Pourquoi Thérèse Pierre est-elle la première figure des Constellations Brisées ?

On a découvert, il y a une dizaine d'années, le documentaire fait par Robin Hunzinger. On a été très très touchées. C'était la première fois qu'un documentaire évoquait le destin de deux femmes qui se sont aimées dans les années 30. On est venues aux Champs Libres faire des recherches sur elle et on a cheminé. On est allées à Fougères, aux archives municipales... Puis on a fait Queer Code et on s'est dit qu'on allait faire des cartographies parce que c'est ludique et c'est une autre manière de visualiser les parcours, de se situer dans des territoires, de se situer dans une démarche citoyenne. On a tout de suite pensé à elle. Dans ces idées politiques, dans son engagement, elle me touche particulièrement. C'est la personne que je voulais dans mon Panthéon féministe.

Elle est d'ailleurs évoquée dans l'atelier...

On tenait à avoir un moment symbolique pour toutes les femmes qui sont parties de la prison Jacques Cartier à Rennes pour la déportation. Et celles qui ne sont pas parties. Thérèse Pierre, elle, est morte ici. Mais il faut voir l'espoir et la mobilisation qu'elle transmet. Dans les heures les plus sombres, il y a toujours de l'espoir. Elle a fait des choix. Pour les personnes de Fougères, pour les personnes qui étaient sous ses ordres. Pour ses idéaux. C'est porteur d'espoir même si c'est douloureux. Souvent, on a l'impression qu'on ne peut rien faire. En apprenant ensemble à Queer Code, on montre que l'on agit. Qu'il y a des choses, concernant l'histoire des femmes, des lesbiennes, et que l'on peut faire ensemble. Chacun-e a sa façon. Toutes les mobilisations sont possibles et sont importantes.

© MARINE COMBE



© CÉLIAN RAMIS

ÉVÈNEMENTS INFOS PRATIQUES ÉCONOMIE SANTÉ MODE
INTERVIEWS PHOTOS SPORT INSOLITES BONUS RENDEZ-VOUS
CULTURE AGENDA CONCERTS DÉCOUVERTE FESTIVALS
REPORTAGES POLITIQUE SOCIÉTÉ TENDANCES SOCIAL

© Célian Ramis

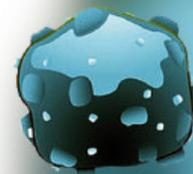
FOCUS SUR



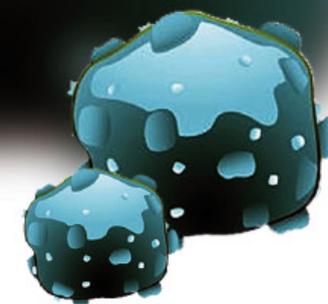
L'ACTU AU QUOTIDIEN,
C'EST SUR YEGGMAG.FR

Endométriose:

faire (re)connaître la maladie



Ça y est. Tu, puis murmuré, le terme « endométriose » commence enfin à être prononcé à voix haute. Mais reste encore pour la plupart de la population une vaste inconnue. Une maladie de bonnes femmes un peu douillettes. Pourtant, les personnes atteintes d'endométriose – entre 1 femme sur 7 et 1 femme sur 10 – sont loin d'être ces « petites natures » dépeintes dès les premières expressions de douleurs, qui surviennent en général dès les premières règles. Hélas, leurs souffrances sont souvent ignorées, voire méprisées, par le corps médical. Pour que leurs paroles ne se confrontent plus à l'avenir à une maltraitance, que l'auteur et ancien médecin généraliste Martin Winckler qualifie de « systémique », des associations et initiatives militantes luttent pour diffuser l'information auprès du grand public, pour permettre aux femmes atteintes de la maladie de se réunir pour échanger entre elles et pour faire progresser la recherche, laissée jusqu'ici sur la touche par les pouvoirs publics.



Prendre en compte la parole des femmes

« *Lorsqu'on les interroge, la plupart des femmes atteintes sévèrement par cette maladie se plaignent d'avoir souffert depuis la puberté de douleurs gynécologiques violentes sans que le médecin ait évoqué une possible endométriose* », peut-on lire sur le site d'EndoFrance, association française de lutte contre l'endométriose. Pourquoi ? Parce que la maladie est encore trop mal connue et que très peu reconnue. À nouveau, la question se pose : pourquoi ? Parce qu'elle concerne les personnes ayant un utérus. Soit la moitié de la population, en fait... Alors finalement, pourquoi ?

Depuis quelques années seulement se lève (doucement) le voile du tabou autour des règles. On ose davantage parler des difficultés du cycle. Le Syndrome Prémenstruel (SPM), les douleurs plus ou moins fortes lorsque surviennent les menstruations, le choix des protections hygiéniques et leurs compositions mystères, l'appréhension du syndrome du choc toxique, etc.

On découvre des termes que l'on ignorait jusque là – même en ayant plus vécu réglées que le contraire – comme ménorragie, aménorrhée ou encore ménarche. Si on sait que certains cycles sont réguliers et que d'autres ne le sont pas, que toutes les femmes ne ressentent pas les douleurs – quand l'utérus se contracte – de la même manière, on apprend en revanche qu'il n'est pas normal de s'entendre répondre « C'est normal » lorsque l'on exprime la souffrance provoquée par les règles. Car cette dernière peut être une

conséquence directe de l'endométriose, souvent peu envisagée par les professionnel-le-s de la santé.

Le Dr Chrysoula Zacharopoulou, gynécologue chirurgienne, spécialiste de l'endométriose et co-créatrice avec Julie Gayet de l'association Info-Endométriose, explique, dans une interview accordée au magazine *Psychologies* :

« *La société ne comprend pas la souffrance et le caractère handicapant de l'endométriose car elle ne connaît pas cette maladie. Elle est « cachée » avant tout par les patientes elles-mêmes car cela touche leur sphère intime, leurs règles et leur sexualité. Le regard de notre société sur le sujet de la douleur liée aux règles reste un tabou dont on évite déjà de parler entre femmes et davantage encore de manière publique. Et ce regard n'a jamais changé au cours des siècles, ni dans les différentes cultures. Dans une époque où l'image de la « femme parfaite »*

existe partout, à la télévision ou dans les magazines, parler de souffrance féminine liée aux règles n'est pas un sujet très intéressant, « ça casse l'ambiance ». La conséquence est que les femmes atteintes ne s'expriment pas, ne trouvent pas le courage de parler de leur maladie, d'être reconnues comme malades et vivent leurs souffrances en silence. Incomprises de tous. »

MULTIPLES ATTEINTES ET SYMPTÔMES

La maladie est complexe. Pour les raisons évoquées par Chrysoula Zacharopoulou mais aussi parce qu'elle est multiple. En effet, elle peut prendre différentes formes et s'exprimer à travers plusieurs symptômes. D'où l'indispen-

sable diffusion de l'information auprès du grand public, l'exigence d'une meilleure formation des professionnel-le-s de la santé et le besoin d'une écoute bienveillante des patientes. Comme le souligne le Dr Estelle Bauville, gynécologue, obstétricienne et chirurgienne à l'Hôpital Sud de Rennes, lors d'une réunion organisée le 18 avril par l'antenne bretonne de l'association EndoFrance, « *beaucoup de choses sont repérées à l'interrogatoire. C'est un peu policier, un peu cru parfois, mais ça nous aide.* »

Malheureusement, aujourd'hui encore, tous les médecins ne détectent pas les signaux, souvent par méconnaissance de la maladie qui se révèle dans les « 5D » : dysménorrhée, dyspareunie, dysurie, douleurs pelviennes, dyschésie. Comprendre alors : règles douloureuses, rapports

S'ENGAGER POUR FAIRE BOUGER LES INSTITUTIONS

En 17 ans d'existence, l'association EndoFrance est passée du slogan « Sortir la maladie de l'ombre » à « Soutenir – Informer – Agir ». Pour souligner l'avancée déjà enregistrée, qui aura mis plus de 100 ans pour simplement faire connaître le terme. Ses missions sont multiples, comme l'explique Corine, représentante Bretagne d'EndoFrance, à l'initiative de la réunion d'informations, organisée le 18 avril à l'Hôpital Sud.

- Renforcer et faciliter le dialogue entre les patientes et l'équipe soignante.

- Aider la patiente à devenir actrice de sa prise en charge : « *Plus on a d'infos, plus on peut faire des choix éclairés.* » Cela passe ainsi par des rencontres amicales entre femmes souffrant de la maladie, des conférences avec les médecins ou encore des tables-rondes « *sur un sujet précis, en petit groupe, avec les médecins* ».

- Soutenir la recherche. Six projets ont été cofinancés à hauteur de 58 000 euros et sont à découvrir sur le site d'EndoFrance.

- Diffuser l'information auprès du grand public, à travers des événements comme l'EndoMarch (à l'initiative américaine des Marches mondiales contre l'endométriose) dans plusieurs villes de France mais aussi en publiant le livre *Les idées reçues sur l'endométriose*.

- Agir auprès des pouvoirs publics, comme la CPAM (concernant les arrêts maladie, les situations handicapantes post opération, les arrêts maladie pour traitement de l'endométriose...) et l'ARS par exemple.

- Sensibiliser les infirmier-e-s scolaires.

- Agir auprès des rectorats pour sensibiliser professeur-e-s et élèves des collèges et lycées. « *Ça marche bien en Normandie et dans le Sud mais pas beaucoup en Bretagne. Je dois envoyer des relances car je n'ai pas eu de retours l'an dernier, pour les 4 départements.* », souligne Corine. Pourtant, un plan national prévu à ce sujet par Najat Vallaud-Belkacem en aurait du voir le jour en 2016...



© CÉLIAN RAMIS

sexuels douloureux, difficultés à uriner, douleurs dans la zone du bas ventre et de la zone génitale, gêne à la défécation. « Ce n'est pas obligé d'avoir les 5 symptômes pour être atteinte d'une endométriose », précise le Dr Bauville, qui poursuit : « Il faut savoir chercher les zones anormales, qui sont des petites tâches bleues. Bien regarder et bien chercher. Aller titiller. On doit rechercher toutes les anomalies, au niveau des trompes, des ovaires, voir s'ils sont collés ou s'ils sont figés alors qu'ils sont semi libres normalement. Lors de l'examen clinique, on regarde tous les organes avant de passer par voie vaginale. Et en effet, je le dis aux patientes quand je le fais : je vais rechercher les sensations douloureuses pour voir si les tissus bougent et trouver où se logent les anomalies. »

Clairement, qu'est-ce que c'est ? L'endométriose provient de l'endomètre, le tissu qui tapisse l'utérus et qui s'épaissit au fil du cycle pour accueillir une éventuelle grossesse. Sans fécondation, il s'évacue, par le vagin, au moment des règles. Mais il arrive que des cellules du tissu endométrial se développent en dehors de l'utérus, en remontant et migrant via les trompes. Ce qui provoque des lésions, des adhérences et des kystes ovariens – appelés endométriomes – dans les zones atteintes, qui peuvent dépasser le cadre génital et se loger dans l'appareil urinaire, l'appareil digestif ou même parfois dans les poumons. « C'est la seule maladie bénigne

qui métastase. C'est le même principe que le cancer mais l'endométriose ne tue pas, enfin pas la maladie en elle-même mais il peut y avoir des complications. », explique Manon Carbonnel, militante pour les droits des femmes, atteinte de la maladie.

Accompagnée de Marianne Flahou, avec qui elle a fondé un premier groupe de paroles, à Rennes, début avril, à destination des personnes atteintes de l'endométriose, les deux femmes insistent : les symptômes peuvent différer d'une femme à une autre. Vomissements, évanouissements, paralysie périodique du bas du dos... la maladie est handicapante. Et peut être silencieuse, également. « Tu peux avoir des grosses douleurs et être à un stade 1 et tu peux ne pas avoir de douleurs et être au stade 4 », précise Manon.

D'où le fait que certaines femmes ne le découvrent que tardivement (voire pas du tout), notamment en arrêtant la pilule par exemple – puisque celle-ci peut masquer les symptômes – ou encore dans les cas de difficultés à concevoir un enfant. En effet, une grande proportion de patientes endométriotiques présente des signes d'infertilité. « C'est très difficile pour les femmes qui sont dépistées très tardivement et apprennent en même temps qu'elles ne peuvent pas avoir d'enfants. Il y a beaucoup de colère à cause du diagnostic, long à établir, et de la prise en charge tardive. », commente Corine, re-

présentante d'EndoFrance en Bretagne. Parce qu'avant de passer une échographie et une IRM avec un-e professionnel-le spécialiste de la question et dont l'unique objectif est de déceler des anomalies révélatrices de la maladie, il va falloir franchir un grand nombre d'étapes, dont la principale est la plus compliquée : la prise en compte de la parole de la patiente.

UN DIAGNOSTIC TROP LONG À ÉTABLIR

« Pendant plus de 20 ans, j'ai souffert de cette maladie. Je ne savais pas ce que c'était, les médecins non plus. À 12 ans, je me roulais par terre et ma mère me disait que ça irait mieux quand j'aurais un enfant... Mais ce n'est pas normal de se rouler par terre ou de ne pas réussir à marcher à cause de douleurs gynécologiques... Les seuls, en 2009, qui ont su me renseigner, étaient les membres d'EndoFrance. Vraiment, ça m'a sauvé la vie. J'ai pu savoir ce que j'avais, j'ai été opérée par un spécialiste et j'ai pu avoir des enfants. », signale Corine. Pour Manon Carbonnel, il aura fallu presque 12 ans pour que la maladie soit diagnostiquée. Entre temps, elle a subi des humiliations et des violences gynécologiques : « J'ai payé bien cher des psys pour savoir si j'étais tarée ou pas. Qu'on arrête de me dire que j'étais hystérique, que c'était dans ma tête. » Une phrase entendue par un grand nombre de patientes souffrant de douleurs intenses que ce soit en consultation, après une échographie ou une IRM « normales ».

« J'ai eu de la chance que mon médecin traitant demande une 2e lecture de mon IRM à l'Hôpital Sud (où elle est désormais suivie, ndlr). Sinon on n'aurait pas trouvé. Ce n'est pas simple du tout, même ensuite. Les rendez-vous durent 20 minutes, les médecins n'ont pas le temps et tu ne peux pas avoir toutes les infos. », s'insurge-t-elle. De son côté, Marianne Flahou ressent également le manque d'écoute. Pour diagnostiquer sa maladie, il faudra 10 ans. Pourtant, sa mère en est atteinte également.

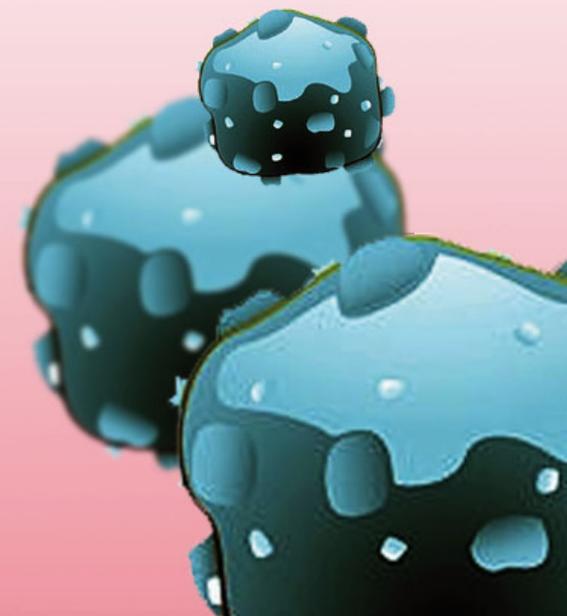
Elle parle d'errance médicale, liée à la façon dont les médecins reçoivent la parole des femmes. Et décrit un parcours de longue haleine particulièrement fluctuant, entre recherches infructueuses, fatigue morale, douleurs assour-

dissantes et besoin de trouver la cause du mal : « Tu as tellement mal qu'il faut trouver ce que c'est. Il faut être dans la persistance. On te dit que c'est dans ta tête, c'est un combat permanent. Moi, j'ai quand même entendu : 'De toute manière, ça sert à rien de diagnostiquer, y a pas de traitement'... »

L'IMPORTANCE DE L'ÉCOUTE

Pour le Dr Bauville, « le traitement dépend des symptômes et de la volonté des patientes ». En général, elles sont orientées vers des traitements hormonaux (la pilule en continu, afin de provoquer une aménorrhée) ou une opération chirurgicale (la coelioscopie, par exemple, mais tout dépend de l'atteinte). Celle-ci est « diagnostique et thérapeutique car elle permet de voir l'étendue de la maladie et de traiter directement. » Sans remettre en doute la bonne foi de l'équipe spécialisée de l'Hôpital Sud, les femmes sont nombreuses à se sentir insuffisamment informées et insuffisamment prises en compte pour décider de la suite ou pour faire confiance aux médecins, qui parfois déshumanisent la patiente. « En tant que malade, tu as le droit d'avoir le choix. De savoir ce qu'on te propose et ce que ça va te faire. », déclare Marianne.

Elle a un kyste logé entre le vagin et le rectum. Une intervention chirurgicale aurait nécessité l'usage d'une poche durant deux mois, lui a-t-on expliqué, et cela sans prendre en compte les éventuelles complications. Elle n'a pas sou-



haité s'orienter vers ce type de traitement et la prise de pilule a entraîné, chez elle, un état de dépression. Elle se rend auprès d'un spécialiste, à la Sagesse – qui dispose d'une équipe pluridisciplinaire : « J'ai expliqué que je faisais une dépression et lui m'a demandé si j'avais des sécheresses vaginales. Je lui ai dit que non. Il

était devant moi, il dictait le compte-rendu et a noté que je voulais arrêter parce que j'avais de la sécheresse vaginale. Je me suis sentie pas écoutée du tout. » Difficile de ne pas toujours revenir sur le manque, voire l'absence, d'écoute. Pourtant, comme le souligne le Dr Chrysoula Zacharopoulou, elle est essentielle :

POUR FAVORISER LA PAROLE DES FEMMES

Toutes les deux atteintes d'endométriose, Manon Carbonnel et Marianne Flahou avaient l'envie commune de créer un espace de paroles pour les personnes elles aussi atteintes ou en cours de diagnostic. Au départ, elles ne se connaissaient pas. Elles se sont mises en relation et ont organisé ensemble un temps d'échanges et d'entraide, le 3 avril au bar l'Amaryllis, à Rennes.

« Pour parler entre nous et nous inciter à prendre le droit. », souligne Manon. Le droit à l'information, à la reconnaissance de leur maladie mais aussi au droit de ne plus subir les douleurs, les violences médicales, les humiliations et la culpabilisation. Sans parler spécifiquement de leur groupe de paroles, Marianne ajoute : « Je trouve que c'est bien d'être accompagnée par une association. Je pense qu'il ne faut pas hésiter. La partie la plus dure est celle du diagnostic jusqu'au traitement. Tu n'arrêtes pas de changer de médecin. Là au moins, si ça se passe mal, tu auras des personnes pour t'écouter, t'orienter, te conseiller. C'est bien d'avoir du soutien. »

Dans cet état d'esprit, les deux femmes ont lancé cette initiative, essentielle même après avoir trouvé son protocole de soins. Pour partager son vécu, ses expériences, ses remèdes pour apaiser les douleurs, échanger des contacts. Mais aussi pour parler de toutes les conséquences de la maladie, des conséquences de la chirurgie et des changements de traitement. Comme l'impact sur la sexualité. La prise ou la perte de poids (et de la grossophobie de certain-e-s gy-

nécés). L'incompréhension de l'entourage. Pour l'instant, aucune date nouvelle n'est fixée mais un premier contact a été établi avec le Planning Familial, dans l'idée potentielle d'une collaboration au début de l'automne qui pourrait peut-être déboucher sur la création d'une commission Endométriose. Mais rien n'est encore précisé.

« Il faut que quelque chose se passe. Alors je ne dis pas que ce sera avec ce groupe, mais j'aimerais qu'un jour il y ait un site qui regroupe des infos sur l'endométriose mais aussi sur le corps des femmes en général. Tellement de choses touchent à la biologie ! Et puis qu'il y ait des infos aussi sur la législation. Comment faire don de ces ovocytes par exemple ? Et comment ça marche pour les femmes atteintes d'endométriose ? Pourquoi ne peut-on pas congeler ses ovocytes pour le moment où on en voudra, pas nécessairement dans l'immédiat, si jamais on en veut ? Ce serait révolutionnaire de réunir tout ça. De s'intéresser aussi - parce que là on est des femmes blanches cisgenres hétérosexuelles - aux vécus des personnes LGBTI et des personnes racisées dans les parcours d'endométriose... Quels recours quand les médecins ne nous traitent pas bien ? On aurait des infos solides, du soutien et on pourrait faire bouger les institutions. Aller voir les gens dans les écoles, en médecine, etc. Perso, en tant que développeuse, je me forme en permanence. Pourquoi pas eux ? », scande Manon Carbonnel. Des projets importants que l'on espère voir fleurir sur Rennes dans les prochaines années.

« L'endométriose m'a rapidement intéressée car la relation, le dialogue et l'écoute des patientes sont au centre de la prise en charge. C'est le cas pour beaucoup de maladies pas forcément graves – dans le sens où la vie des patientes n'est qu'exceptionnellement en danger – mais qui entraînent néanmoins des douleurs chroniques avec toutes les conséquences que cela comporte : personnelles, sociales et professionnelles. »

Un point sur lequel la rejoint sans conteste l'auteur et ancien médecin Martin Winckler qui, en plus d'avoir abordé le rapport médecins/femmes dans *Le chœur des femmes*, dénonce la maltraitance médicale dans *Les brutes en blanc*. Il explique, dans une interview accordée à *20 Minutes* : « En France, on n'enseigne pas aux médecins qu'ils doivent partager leur savoir et que c'est au patient de décider. Mon objectif c'est de dire au grand public qu'il peut se défendre contre les médecins maltraitants. » Par là, il n'entend pas qu'il existe une poignée de « médecins méchants » mais parle justement d'une maltraitance systémique.

Le médecin sait, le patient non. Surtout si le patient est une patiente. Il faut « sortir de l'idéologie paternaliste » et diffuser les informations. « Les femmes doivent savoir qu'il est interdit de leur imposer une épisiotomie ou une péridurale, de faire une infiltration ou une ligature des trompes sans leur consentement. Ce sont ces témoignages de patientes qui m'ont motivé à écrire ce bouquin. Le mal que je ferai à la profession n'égalera pas le 100e des souffrances de ces patients maltraités. », conclut-il dans l'entretien, après avoir balayé d'un revers de la main l'argument du manque de temps : « Aucun médecin n'a jamais eu le temps. Ce n'est pas une excuse pour se comporter comme un malpropre. La médecine, c'est 80% de relationnel.

Or en France, on valorise le geste technique. »

PROBLÈME DE COMPRÉHENSION

Ce dialogue s'avère véritablement difficile à établir. D'un côté, les médecins se sentent jugés. Remis en question. De l'autre, les patientes pas écoutées. Pas prises au sérieux. Et le ton peut monter rapidement. C'était le cas lors de la dernière réunion organisée par EndoFrance à l'Hôpital Sud, le 18 avril dernier.

Une femme exprime la douleur ressentie à l'introduction de la sonde vaginale, une autre s'interroge sur le fait que lors de son parcours PMA – Procréation Médicalement Assistée – elle n'ait pas pu choisir entre des injections ou la prise du médicament Synarel. Les échanges restent cordiaux, même si des gênes, basées sur des incompréhensions mutuelles, se font ressentir.

« La parole se libère, on ne fait plus la médecine d'hier. L'industrie pharmaceutique essaye de faire des améliorations mais on ne nous propose rien de mieux pour faire notre métier. », finit par rétorquer le Dr Bauville. Quelques femmes présentes dans l'assemblée tentent d'expliquer leur point de vue : « Des petits choix peuvent nous aider. Mais on ne nous explique pas les choses. » Réponse instantanée de la gynécologue : « On n'est pas des robots ». En face, les patientes répliquent : « Nous, on le devient, surtout en PMA. » Si la conférence se poursuit autour des différents types d'atteintes, les parcours de diagnostic et de prise en charge, l'ambiance n'est pas plus détendue. Au contraire. Une des personnes présentes témoigne de sa colère. Parce qu'en 2011, on lui détecte un stade 4, elle est alertée sur l'urgence à concevoir un enfant, si tel

« La parole se libère, on ne fait plus la médecine d'hier. L'industrie pharmaceutique essaye de faire des améliorations mais on ne nous propose rien de mieux pour faire notre métier. »

« Prenons l'exemple des personnes qui souffrent de migraines. Souvent, les IRM ne révèlent rien. Pourtant, ça ne veut pas dire que c'est une maladie imaginaire. »

est son souhait. Elle a désormais des jumeaux mais a énormément souffert : « Après 2 ans de FIV (Fécondation In Vitro), la maladie a proliféré. J'ai 42 ans et les conséquences sont graves. Ma vessie ne fonctionne plus correctement et si j'ai bien compris, je vais devoir subir l'auto-sondage a priori jusqu'à la fin de ma vie. Je suis en colère. Après un parcours de FIV, on doit nous suivre et je n'ai pas été suivie. » Pour le Dr Jean Lévêque, du service gynécologie de l'Hôpital Sud, elle aurait dû d'elle-même recontacter les spécialistes. La discussion prend un air de confrontation. Parce qu'il renvoie aussitôt un sentiment de culpabilité et la sensation de ne pas écouter le vécu et le ressenti de ces femmes démunies face à un parcours de santé extrêmement long, douloureux et pénible, physiquement et moralement. « Vous êtes dans une position défensive. On vous demande d'écouter, on est des patientes, on souffre, on a des situations différentes, on a des questions. Ce n'est pas votre métier que l'on critique ou que l'on accuse. Ne soyez pas agressif. », signifient-elles clairement au médecin, visiblement braqué.

TROUVER UN-E PRATICIEN-NE DE CONFIANCE

Quelques jours plus tard, Corine le dit en toute honnêteté : « C'est la première fois que je le voyais comme ça. Ça m'a un peu refroidie. Je regrette que ce soit parti en confrontation. Après, il y a dans l'équipe de très bons gynécologues et je ne veux pas arrêter de travailler avec l'équipe de l'Hôpital Sud parce que ce à quoi vous avez assisté le 18 avril n'est pas représentatif. Ce qu'il faut comprendre, c'est que c'est très compliqué. Il y a toujours une phase de colère dans l'endométriose et le ton des femmes peut être agressif. Pour les filles qui étaient présentes la dernière fois, il faut savoir qu'elles ont peur. Il y en a une qui a une poche, une avec des problèmes de vessie et une qui n'arrive toujours

pas à avoir d'enfant. C'est normal d'être énervée et d'avoir peur dans ce type de situation. Moi, je suis moins énervée aujourd'hui, parce que j'ai pu avoir des enfants et que j'ai trouvé un très bon gynéco. »

C'est là encore une difficulté dont parlent Manon Carbonnel et Marianne Flahou. Pas facile, disent-elles, de pouvoir établir un annuaire des « bon-ne-s praticien-ne-s ». Tout d'abord, pour des raisons de feeling qui diffèrent selon chaque personne. Ensuite, parce que tou-te-s, y compris les « médecins safe » (réputé-e-s bienveillant-e-s) ne connaissent pas forcément spécifiquement l'endométriose.

Changer régulièrement de médecin, de gynéco, voire de sage-femme, jusqu'à trouver la personne bienveillante et compétente. Qui donne les informations, explique le pourquoi du comment, pour que la patiente comprenne bien. Qui permet une relation de confiance parce qu'elle écoute, sans jugement, et parce qu'elle demande le consentement de la patiente avant de procéder à un examen.

« Moi, la pilule m'a coupé un long moment dans ma sexualité. Va expliquer ton intimité au médecin qui n'écoute pas ! Il faut y aller en mode warrior et c'est fatiguant de douter de ton médecin. Mon médecin traitant a dû me faire une fois un toucher vaginal. Déjà, il m'a proposé et pas imposé et m'a expliqué que j'allais certainement avoir des douleurs près des ovaires. Il a attendu que je lui dise si j'étais ok ou pas avant de le faire. », explique Manon, rejointe par Marianne : « Lorsque j'ai fait ma dernière échographie de contrôle, la professionnelle ne me regardait pas. Je pense qu'elle n'avait pas l'intention d'être malveillante mais j'ai dû insister pour capter son regard. Quand tu es au cœur de la maladie, que t'en chie, c'est dur. » Se sentir prise en compte dans sa globalité, dans sa parole, son corps,



© CÉLIAN RAMIS

son vécu et son ressenti.

LA RECONNAISSANCE DE LA MALADIE

Les trois femmes sont d'accord : aujourd'hui, on parle davantage des règles et davantage de l'endométriose. On sait désormais que la maladie - connue depuis 1860, rappelle Manon - est réelle. Et non une histoire de bonnes femmes douillettes. Le Dr Jerry Coiffic, gynécologue-obstétricien à l'Hôpital Sud, le confirme : « C'est un fardeau que vous portez. Ce n'est pas juste une lésion, ce sont des gênes, des douleurs. À nous, médecins, d'utiliser tous les mots/maux de la patiente pour la diagnostiquer. Souvent, ça

arrive dès les premières règles. Et la femme va entendre dire « C'est normal » de la part de son entourage. Et le médecin va dire aussi « C'est normal ». On fera le diagnostic 10 ans plus tard. Pourquoi un délai si long ? Parce que ce n'est pas aussi simple... Il y a un mélange de choses qui fait qu'on a du mal à établir le diagnostic. »

Il prend le cas d'une patiente à lui : « Elle souffre de douleurs dans les rapports sexuels, de fatigue, de douleurs déclenchées dès qu'elle pratique une activité sportive... On a fait une batterie d'exams, ils sont normaux. Pour autant, est-ce qu'elle n'a pas une endométriose ? Dans 50% des cas de douleurs, les femmes ont une

« Certain-e-s gynécos ne connaissent pas l'endométriose mais savent travailler avec des spécialistes. Les médecins ne doivent pas se sentir coupables de ne pas tout savoir. »

endométriose (...). Prenons l'exemple maintenant des personnes qui souffrent de migraines. Souvent, les IRM ne révèlent rien. Pourtant, ça ne veut pas dire que c'est une maladie imaginaire. »

La maladie est sortie de l'ombre mais elle reste encore une inconnue autant pour les professionnels de la santé que pour le grand public. On sait que les douleurs, particulièrement au moment des règles, sont intenses. Qu'elles sont handicapantes pour les femmes atteintes de l'endométriose, dans la vie privée (pas seulement dans le cadre du couple ou de la famille mais aussi dans les relations amicales) comme professionnelle. On sait également que le diagnostic est long à établir, le traitement difficile à trouver et la guérison inexistante. « On n'en guérit pas, c'est un gros boulet. Comme la fibromyalgie. », précise Corine. La maladie peut évoluer ou stagner.

LES INFORMATIONS MANQUENT...

En revanche, on connaît moins les conséquences des traitements et des actes chirurgicaux, qui peuvent mener à des situations dramatiques en raison des complications. Et on connaît encore moins les origines de la maladie. Des hypothèses tendent à orienter vers des prédispositions génétiques – l'hérédité n'est pas encore reconnue – et vers des problématiques environnementales.

Une nouvelle hypothèse pourrait être celle des produits hygiéniques, mais le lien n'a pas été établi scientifiquement pour le moment. Sur le site de l'Inserm (Institut national de la santé et de la recherche médicale), rien de sûr : « Des facteurs de susceptibilité individuelle doivent donc intervenir dans le développement de cette maladie. Ces facteurs pourraient être génétiques. Les chercheurs soupçonnent par ailleurs

l'impact de certaines expositions environnementales. »

À l'heure actuelle, la recherche peine. Par manque de financement, ce qui souligne par conséquent un manque d'intérêt pour le sujet. « Je me suis orientée vers EndoFrance parce que l'association co-finance six projets de recherche, à hauteur de 58 000 euros (le projet Endoprint est d'ailleurs à l'initiative du Dr Jean Vialard et de son équipe à la clinique de la Sagesse, à Rennes, ndlr). », précise la représentante bretonne de la structure.

Elle insiste : il est urgent et indispensable de se tourner vers les pouvoirs publics. Pour renforcer les moyens dans les centres antidouleurs, « parents pauvres des financements alors que les patientes ne manquent pas », pour sensibiliser les CPAM « aux problématiques du non remboursement de certaines pilules très chères » mais aussi au fait que certaines formes d'endométriose entraînent un arrêt maladie de longue durée et pour former également les infirmières scolaires et sensibiliser plus largement toutes les personnes en contact avec les jeunes filles. « Plus tôt elles sont informées, mieux c'est pour elles. Chaque femme a le droit de savoir si elle a une endométriose parce que ça peut tout changer pour concevoir un enfant. Je sais que l'on est dans une société qui voudrait penser « Un enfant si je veux, quand je veux » et je suis totalement d'accord avec cette idée mais il faut comprendre que ce n'est pas tellement applicable à une femme atteinte d'endométriose. Moi, j'agis activement pour que les femmes ne souffrent pas et pour qu'elles puissent avoir des enfants si elles le souhaitent. Et ça, ce n'est pas possible quand elles le découvrent trop tard. Et c'est très difficile quand elles l'apprennent au moment où elles essayent de concevoir. Elles ont le droit de savoir, de se préparer. », s'exclame Corine.

Tout cela rejoint l'idée de l'importance de l'information. Et de sa diffusion. Pour que les femmes n'aient plus à avoir honte d'être physiquement diminuées à cause des douleurs. Que les professeurs puissent prendre en compte que des collégiennes ou lycéennes souffrent de maux intenses et qu'elles ont peut-être besoin de s'allonger.

Aujourd'hui, des avancées s'opèrent. Parce que les personnes atteintes de la maladie ouvrent la voie vers des remèdes alternatifs, susceptibles d'atténuer la douleur. Comme les douches chaudes, la bouillotte sur le ventre, l'alliance d'un anti-inflammatoire avec un antispasmodique, des changements alimentaires, etc. Marianne Flahou l'explique : « Comme l'endométriose prend des formes différentes, on souffre différemment. Moi j'ai cherché mon protocole de soins avec l'acupuncture, l'homéopathie, les changements alimentaires (il est recommandé de privilégier les aliments anti-inflammatoires, ndlr) et puis je travaille aussi sur mon hygiène de vie. Par exemple, je reste au lit quand j'ai mes règles. Mais ça, c'est parce que j'ai la chance de pouvoir le faire. »

Ce qui n'est pas le cas de toutes les femmes, comme le souligne Manon : « J'imagine même pas les caissières ou les serveuses par exemple. Comme Marianne le dit, on essaye de changer des choses dans nos vies. Moi, j'étais déjà végétarienne, je suis passée végétalienne. Changer des choses, c'est pour avoir moins mal mais la maladie est omniprésente. Sans oublier qu'on n'a pas d'accompagnement par des psychologues ou des sexologues, parce qu'il faut pas oublier la chute de libido. »

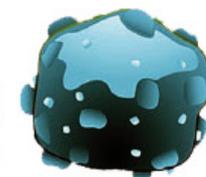
EN PARLER, ABSOLUMENT

Pour Corine, il est également important de noter qu'une nouvelle génération de professionnelles de la santé arrive petit à petit. Une génération parée à mieux chercher. Et surtout prête à prendre en compte la dimension humaine du rapport médecin/patient-e : « Certain-e-s gynécos ne connaissent pas l'endométriose mais savent travailler avec des spécialistes. Les médecins ne doivent pas se sentir coupables

de ne pas tout savoir. Ils ont le droit de dire « Je ne sais pas » et d'orienter vers un confrère ou une consœur. »

Pourtant, les bonnes volontés se révèlent aujourd'hui encore insuffisantes et on se demande encore pourquoi le cycle menstruel reste survolé lors de la formation des médecins, gynécologues, infirmier-e-s scolaires (un plan du ministère de l'Éducation Nationale prévu en 2016 est toujours en attente de concrétisation...), etc. Le monde de la santé n'étant pas exempt des préjugés et des tabous sexistes qui régissent la société, il est important que la parole se libère mais surtout que l'écoute soit active et bienveillante. Sans jugement face aux récits des femmes qui souffrent de la maladie et qui se confrontent à l'image permanente de la femme moderne, dont les alliées « Always », « Nana », « Vania » et autres, permettent même au moment des règles de vivre plusieurs journées dans une journée. Dans laquelle il n'y a pas de place pour les douleurs. Toutefois pas pour l'expression de ces douleurs.

Heureusement, des voix connues s'élèvent, comme celles, entre autres, de Lena Dunham, Imany ou encore Laëticia Millot pour faire sortir l'endométriose de l'ombre et lutter avec les « endogirls » pour diffuser l'information, sensibiliser un large public, agir sur les pouvoirs publics, et soutenir les femmes en souffrance, désireuses d'échanger, de partager et de s'entraider. Et si on jette un oeil du côté de nos voisines, italiennes par exemple, on pourrait bien s'inspirer de leur mesure pour un congé menstruel, pouvant aller de 1 à 3 jours. Une idée faussement évoquée en débat en France qu'il serait temps de mettre sur la table, sérieusement.





© CÉLIAN RAMIS

BLACK PALABRES : LA NÉGRITUDE TRANSCENDÉE PAR BILOR

L'exil, l'esclavagisme, l'héritage. Marie-Laure Thimothée – alias Bilor – aborde ces sujets avec le soupçon d'humour qui brise les tabous mais n'enlève rien à leur profondeur. Du 5 au 7 avril dernier, elle invitait les Rennais-es à la librairie Planète Io pour son cabaret poétique *Black Palabres*. Pendant une heure, prennent corps les poèmes d'Aimé Césaire, de Léon-Gontran Damas ou encore de Léopold Sédar Senghor, grands poètes de la Négritude.

Elle s'accompagne d'un piano et de quelques instruments africains comme un Kalimba - qu'elle appelle « Piano à pouces ». Tantôt en musique, tantôt en narration, la comédienne Bilor – Marie-Laure Thimothée, de son nom civil - met en scène les poèmes de la Négritude. Un mot inventé en 1935 par Aimé Césaire, poète et homme politique martiniquais,

en réaction à l'assimilation culturelle imposée par la France dans ses colonies. Suivi par Léon-Gontran Damas, Léopold Sédar Senghor ou encore Bigaro Diop - tous hommes de lettres - le mouvement devient un outil politique de défense des cultures et identités noires. Poèmes, essais, livres, théâtre, la Négritude condamne le colonialisme avec force

par le biais culturel. Léon-Gontran Damas - poète guyanais - le décrivait comme : « *Le mouvement tendant à rattacher les noir-e-s de nationalité et de statut français, à leur histoire, leurs traditions et aux langues exprimant leurs âmes* ».

C'est d'ailleurs autour du texte de Damas, *Black-Label*, que Bilor construit son spectacle joué à la librairie rennaise Planète Io du 5 au 7 avril. S'ajoutent à cette discussion en 12 poèmes, les grands poètes Edouard Glissant, Abdourahman Waberi et la seule femme Ananda Devi, poétesse et romancière mauricienne. Dans les textes résonnent le déchirement de l'exil et la colère de l'oppression rythmée par la citation de Damas « *Black Label à boire, pour ne pas changer. Black Label à boire, à quoi bon changer* » que Bilor intègre avant chaque nouveau poème.

HÉRITAGE

Et quand l'artiste ne chante pas, elle tient le recueil de Damas, et transcende le texte à coup de pas de danse, perchée sur une chaise ou clamant près de la porte de la librairie des vers durs et rugueux sans jamais tomber dans la victimisation. Son but : rendre hommage à la Négritude avec bienveillance, sans victimiser les personnes noires ni culpabiliser les personnes blanches : « *Je pense qu'il faut à tout prix sortir du système de plainte. J'ai envie d'y lire ça [dans ces poèmes]. C'est un appel à la vigilance car tous les jours on a le choix de faire l'animal ou de faire appel à notre humanité : ma colère j'en suis maître* ».

Elle utilise alors l'humour et ses talents d'actrice affûtés au Cours Florent dans les années 90 pour rendre le sujet moins difficile. Pourtant, l'arrachement à la terre, à la tradition et cette errance qui en résulte font écho à l'histoire de l'artiste. Elle-même née à Paris d'un père martiniquais et d'une mère algérienne : « *J'ai toujours eu le sentiment d'avoir le cul entre deux chaises. J'ai grandi en France et c'était important que j'aie du côté de mes racines [...] Il y a quelques années, j'ai découvert le livre Du Crime d'être Noir de l'auteur Bassidiky Coulibaly et ça a résonné en moi* ».

RACISME ORDINAIRE

Aujourd'hui, elle se réapproprie un héritage qu'elle remet au goût du jour dans une société où sévit encore le racisme ordinaire. En décembre 2017, le célèbre footballeur français Antoine Griezmann se trouve au cœur d'une polémique. A l'occasion d'une soirée déguisée, il arbore une « Black Face » - visage noir - afin de se grimer en joueur de basket des Harlem Globetrotters (célèbre équipe américaine).

Cette pratique, qui servait à caricaturer et stéréotyper les personnes noires dans les théâtres jusqu'aux années 1960, semble être ignorée du sportif. Il s'excuse aussitôt. Mais le constat est le même : le manque criant d'éducation. La faute à l'Histoire mal enseignée dans les manuels scolaires ? La faute aux « C'était de l'humour ! », argument donné par Anne-Sophie Leclère en 2013 après avoir comparé Christiane Taubira - alors Garde des Sceaux et Ministre de la Justice du gouvernement François Hollande - à un singe ?

ASSUMER SES RESPONSABILITÉS

Bilor apporte un début de réponse : « *Dans tous les génocides, le point commun entre bourreaux et victimes est qu'ils/elles sont déshumanisé.e.s* ». Et sans humanité derrière l'Histoire, les erreurs se répètent, même si la France assume petit à petit ses responsabilités. En 2012, la ville de Nantes a finalement inauguré Le Mémorial de l'abolition de l'esclavage. Un grand pas bien tardif pour la ville au « *premier port négrier de France au 18ème siècle* » comme on peut lire sur le site internet du monument.

Loin de tous préjugés, Bilor réussit avec *Black Palabres* à faire (re)découvrir les poètes de la Négritude. Un mouvement que l'artiste désormais installée à Douarnenez dans le Finistère étend à toute forme d'injustice en citant Aimé Césaire : « *La Négritude, c'est le rejet de la domination et de l'oppression dans le monde* ».

bref

SANS FRONTIÈRES

« Déplaces, danser sans frontières » aura lieu le 22 mai au musée de la danse de Rennes pour découvrir le travail, entre autre, de Kubra Khademi, performeuse afghane et réfugiée politique, qui animera également des ateliers « Breaking the ice » du 23 au 25 mai avec un groupe de femmes réfugiées et hébergées au Cada de l'association Coallia.

bref

à l' affiche

chiffre du mois

1er

clip (« Travel Far »)
extrait du nouvel album
In the mountains du
groupe rennais *Leïla and the koalas* est disponible
sur Youtube.

chiffre du mois

yegg aime les images

FESTIVAL OODAAQ

• Du 16 au 27 mai / À Rennes (puis à Saint Malo - du 30 mai au 10 juin)

bref

OUVRIR LA VOIX

Le 17 mai, SOS Homophobie organise la projection du film *Ouvrir la voix*, d'Amandine Gay, au cinéma Arvor de Rennes. La réalisatrice entremêle témoignages et vécus de 24 femmes noires de France et de Belgique, du jour où elles se sont découvertes noires jusqu'à leurs aspirations pour le futur. Séance suivie d'une rencontre avec l'équipe et d'un échange sur le racisme et les LGBTI-phobies.

bref

à l' affiche

DU FEU AU-DEDANS DES FEMMES

Inspirée d'interviews d'actrices et de militantes féministes, elle a imaginé un spectacle pour célébrer les femmes et la féminité. Sur la scène de La Parcheminerie, le 19 avril, lors du festival Mythos, Fernanda Barth présentait *Du feu au-dedans*, une pièce dans laquelle elle manie avec tact différents archétypes féminins.



© CÉLIAN RAMIS

Ce n'est pas l'histoire « du féminin qui parle du féminin ». C'est, précise la comédienne, un spectacle « d'une femme et d'un homme ». Parce qu'elle a souhaité que la pièce soit écrite par l'auteur et dramaturge, également metteur en scène, Régis De Martrin-Donos. Après échanges et discussions autour des figures féminines qu'elle admire et qui la fascine, il définit une forme alliant plusieurs portraits. Sur scène, Fernanda Barth les fait (re)vivre et exprimer leurs paroles, leurs récits. En commençant par celui de la bergère, au Moyen-Âge, accusée de sorcellerie. Un personnage auquel elle tient particulièrement, s'intéressant aux sorcières depuis son enfance, « beaucoup plus qu'aux princesses ! ». Elle aime cette figure de la femme transgressive, « étrange, belle et pas belle, qu'on veut voir et dont on a peur, et en grandissant, j'ai peut-être compris cette ambiguïté qui me plaît chez ces être fantasmés. » Sur les planches, les femmes se succèdent, se croisent et se répondent. Ouvrent

une porte sur une réflexion, une question ou disparaissent sur une affirmation bien sentie. Comme cette chanteuse de cabaret, ancienne star du music-hall au parlé qui rappelle celui d'Arletty, qui raconte son rapport aux hommes, à la manière dont ils l'ont « accouchée », à l'acceptation de son corps et à la sexualité des femmes. C'est piquant, parfois émouvant, parfois drôle ou parfois tendre. Et parfois, c'est tout à la fois. Que ce soit le récit d'une femme mariée depuis 15 ans qui ne supporte plus les bruits de mandibules lorsque son époux mange des écrevisses, le récit d'une prostituée espagnole qui en a « fini avec la bite » mais continue de prodiguer des conseils, ou encore celui de la journaliste intello-bobo-snob qui écrit pour un magazine féminin, en passant par les dessins d'une femme préhistorique dans sa caverne et par l'adolescente archi fan de Dalida... Toutes ont des choses à dire, des souffrances à exprimer, des questions à poser, des expériences à partager et à transmettre. Une réussite.

MARINE COMBE

L'ÉQUIPE DE YEGG
VOUS SOUHAITE DE
FAIRE CE QU'IL VOUS PLAIT,
PLAIT, PLAIT...



TOUTE L'ACTUALITÉ FÉMININE RENNAISE SUR YEGGMAG.FR



CERISE SUR LE GATEAU

- Verdict - p.29
- YEGG & the city - p.30



Cd

CANINE CANINE AVRIL 2018

On savait déjà que Canine avait créé un véritable phénomène dès ses premières chansons diffusées. Parce que l'artiste entretenait alors le mystère autour de son identité. Un mystère qui peu à peu se dissipe autour de celle qui se cache derrière une voix électro-soul singulière, teintée d'un petit côté groovy qui vient éclaircir la tonalité mystique de sa musique planante. On comprend que tout chez Canine est une énigme. Si on sait qu'elle est de sexe féminin, rapidement, on cesse de se focaliser sur sa voix, tant l'esprit futuro-cosmique de son univers nous happe dans une autre dimension. Notamment avec la chanson « Temps », dont le texte est écrit en français, qui nous saisit les tripes pour les remuer dans une sorte de transe électro angoissante et pourtant tellement addictive. Son premier EP est une expérience sensible durant laquelle tous nos sens se mettent en éveil pour explorer de nouvelles sensations auditives et viscérales. L'esprit s'égaré et on y prend goût. | MARINE COMBE



verdict

Chéma

UNE FEMME HEUREUSE DOMINIC SAUVAGE MAI 2018

Tara est une femme accomplie en apparence. Mariée à un homme qui a bien réussi et mère de deux enfants, elle mène une vie de mère au foyer dans la banlieue londonienne. Mais Voilà Tara n'est plus heureuse. Elle ne se reconnaît plus dans cette vie calme et rangée. Elle s'ennuie et en vient à ne plus supporter son mari et ses enfants. Perdue, elle se refuse à demander de l'aide à son mari pour lequel elle exprime une certaine aversion. Celui-ci finira par comprendre que quelque chose ne va pas sans pouvoir agir tant la jeune trentenaire est fermée. Il lui faudra alors fuir. Loin, jusqu'à Paris où elle se rêve en étudiante en arts. Cette fuite de l'autre côté de la manche aura pour conséquence une nouvelle réflexion sur sa propre vie, en partie. Les rencontres faites dans la ville lumière seront déterminantes et lui permettront d'engager de nouvelles forces dans les conflits intérieurs qui la malmènent. La mise en scène de la dépression de la jeune femme est très bien menée par le réalisateur Dominic Savage. La longueur des plans, le rythme et la monotonie des expressions physiques sont tous là pour parfaire l'enlèvement du personnage incarné par Gemma Arterton. L'actrice, elle-même productrice du film, est orientée de vérité dans ce personnage qui se meurt. Une héroïne moderne, sans glamour ni fantaisie, qui touche par sa sensibilité de desperate housewife à l'anglaise. Une chronique plus qu'un film qui dessine avec habileté les contours précis et quasi immuables de la dépression. | CÉLIANRAMIS



Dvd

LA CASA DE PAPEL ÁLEX PINA & ESTHER MARTÍNEZ LOBATO AVRIL 2018

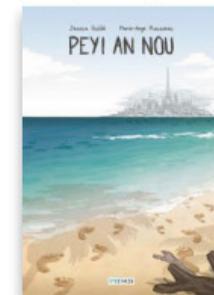
À l'occasion de la diffusion de sa seconde et dernière partie, revenons sur LE phénomène qui nous vient tout droit d'Espagne. La joyeuse bande de braqueurs menée par le professeur a bien décidément la côte. Si lors de la première partie nous apprenions à découvrir tous ces personnages très charismatiques et attachants, il est maintenant temps de découvrir le dénouement de l'histoire du plus grand braquage de tous les temps. Si de prime abord, Tokyo, Denver, Berlin ou encore Nairobi suivent le plan à la lettre, les déconvenues d'un braquage qui ne serait être parfait sans la greffe d'une intrigue sentimentale, apportent leur lot de dramaturgie. Tel un conte homérique, il y a les survivants et les sacrifiés. Un suspense haletant et un rythme cadencé à merveille sont peut-être le secret de la réussite de cette série. Mais ce serait oublier la jolie représentation des femmes. Tokyo, héroïne fougueuse et narratrice du récit, mène avec ces complices un combat presque philosophique et sociétal contre les forces de l'ordre commandées par la très éloquente et fascinante Raquel Murillo. Cette dernière étant la négociatrice en conversation constante avec « el profesor », cerveau du braquage. On pourrait également attribuer le succès de la série au mélange efficace et potentiellement explosif de ces héros aux compétences, personnalités et physiques complémentaires qui semblent tout droit sortis d'une BD ou d'un jeu vidéo. Un concept accrocheur chargé d'un esprit contestataire aux multiples rebondissements, La Casa de Papel est le coup gagnant de Netflix qui diffuse depuis avril la série sensationnelle et déflagrante. | CÉLIANRAMIS



Livre

PEYI AN NOU JESSICA OUBLIÉ & MARIE-ANGE ROUSSEAU AVRIL 2018

Publié fin octobre, *Péyi an nou* a reçu début avril le prix étudiant de la BD politique – France Culture, remis à Jessica Oublié et Marie-Ange Rousseau, grâce à qui ce roman graphique est une merveille. Après une enquête de 2 ans sur la migration antillaise des années 1960 à 1980, le duo retrace l'histoire de l'émigration de 160 000 personnes originaires de la Guadeloupe, de la Guyane, de la Martinique et de La Réunion, organisée par le Bumidom (Bureau pour le développement des migrations dans les départements d'outre-mer), créé par Michel Debré en 1963 pour relancer l'économie de la France métropolitaine, profitant du fort taux de chômage en Outre-mer. L'autrice et la dessinatrice s'intéressent à la politique de l'agence mais aussi son contexte, ses répercussions et son impact sur les concernés et les générations suivantes. L'assimilation culturelle, la faible formation dispensée, l'attribution de métiers genrés et mésestimés, le tabou... la BD délivre une réalité que le pays voudrait ignorer et dissimuler. Et nous rappelle à quel point nous sommes ignorant-e-s et manquons d'intérêt pour un passé pourtant essentiel à connaître pour analyser notre société actuelle et déconstruire le racisme d'État. | MARINE COMBE





© CÉLIAN RAMIS

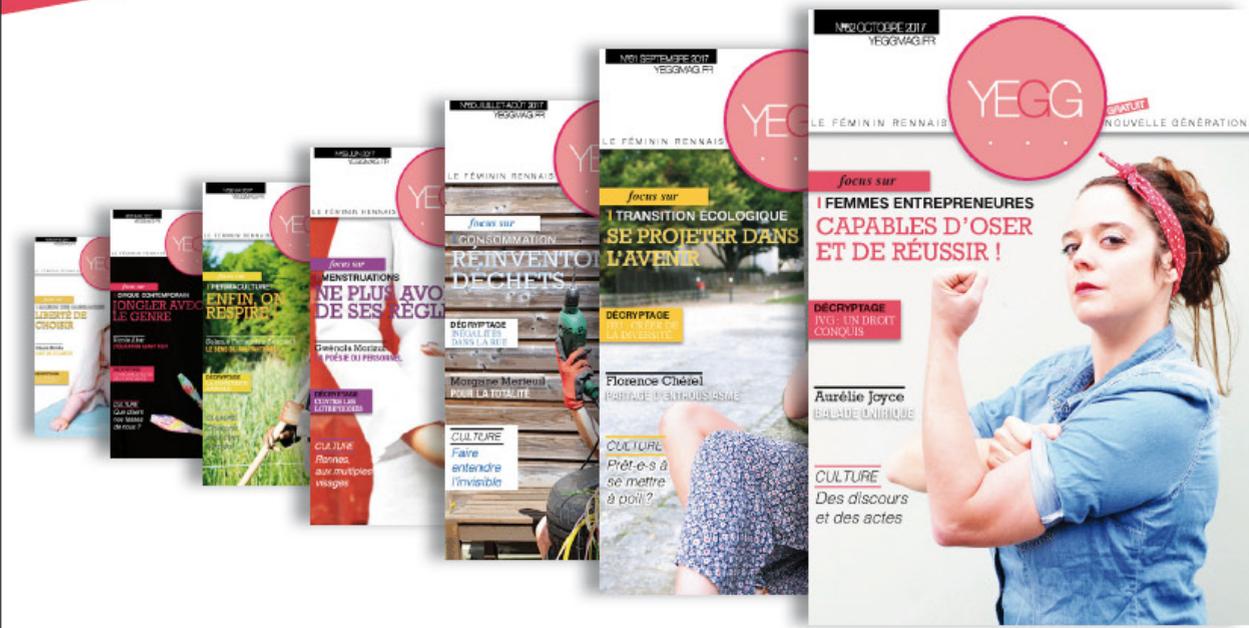
YEGG & THE CITY

Épisode 51 : Quand on n'oublie pas que Bertrand Cantat a tué Marie Trintignant !

« Marie Trintignant ne sera pas à Mythos ». Le 16 avril, une vingtaine de militant-e-s féministes s'est rassemblée, pancartes aux slogans explicites – « #Stop agresseur », « 1 féminicide conjugal tous les 3 jours », « Devoir de mémoire, remember Marie » - ou photos de la comédienne, décédée des coups de son compagnon Bertrand Cantat, dans les mains, dans un demi cercle de bougies, à l'entrée du parc du Thabor. La mobilisation, silencieuse, a pour objectif de « rappeler la gravité des violences faites aux femmes », nous explique Manuela Spinelli, membre d'Osez Le Féminisme 35, tandis qu'une heure plus tard, ce soir-là, l'ex-leader de Noir Désir monta sur la scène du Cabaret botanique, à l'occasion du festival Mythos. Les manifestant-e-s n'ont pas vocation à appeler à la censure mais pointent clairement le fond du problème : « Parce qu'il a purgé sa peine, on fait comme si les victimes ne comptaient pas. Et lui, il est adoré, célébré. Le message

là-dedans c'est « Tuer une femme, ce n'est pas si grave » ! On ne parle que de Bertrand Cantat, jamais de Marie Trintignant. On ne lui laisse jamais de place. » Scandaleux. Dans la lignée d'un Polanski (et bien d'autres), on accorde une distinction entre l'homme et l'artiste (« Cette indulgence s'applique seulement aux artistes. On ne dit jamais « oui bon d'accord c'est vrai il viole un peu des gosses dans le fournil mais bon il fait une baguette extraordinaire... » ». Blanche Gardin, cérémonie des Molière, 2017). Parce que ce sont des « génies torturés ». Les femmes abusées ou tuées, elles, tombent dans l'oubli ou le mépris. Ce soir-là, les pancartes interpellent : « Réfléchissez à ce que vous applaudissez ». Voyant cela, une passante s'interroge : « C'est une affaire récente ? Il y en a tellement malheureusement. Ah non c'est Marie Trintignant, je la reconnais maintenant. Je ne l'ai jamais oubliée. Lui, il va jouer à 21h ici ? Je vais partir alors... » Nous aussi. | MARINE COMBE

CAROLE BOHANNE CÉLINE JAUFFRET ANA SOHIER ANNE-KARINE LESCOOP
 ANNE LE RÉUN BÉATRICE MACÉ ANNE CANAT SYLVIE BLOTTEPE ÉVELYNE FORCIOLI YUNA LÉON
 BRIGITTE ROCHER FANNY BOUVET MARIE-LAURE COLAS GAËLLE AUBRÉE DORIS MADINGOU
 KARINE SABATER ARMELLE GOURVENEC MARIA VADILLO
 NADINE CORMIER ESTELLE CHAIGNE ALIZÉE CASANOVA GAËLLE ANDRO VÉRONIQUE NAUDIN
 FRÉDÉRIQUE MINGANT CÉLINE DRÉAN VALÉRIE LYS NATHALIE APPÉRÉ MATHILDE & JULIETTE
 LAURENCE IMBERNON NATHALIE APPÉRÉ ÉMILIE AUDREN ANOUCK MONTREUIL
 ISABELLE PINEAU MARINE BACHELOT CHLOÉ DUPRÉ
 ANNE LE HENAFF DOROTHÉE PETROFF GÉRALDINE WERNER
 GWENAËLE HAMON MARION ROPARS
 CATHERINE LEGRAND
 JEN RIVAL



LES FEMMES
 QUI COMPTENT,
 CHAQUE MOIS DANS YEGG





LE FÉMININ RENNAIS
NOUVELLE GÉNÉRATION



YEGGMAG.FR